

Journal des traducteurs Translators' Journal

La biennale de Namur

Jean-Marie Laurence

Volume 10, numéro 4, 4e trimestre 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061176ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061176ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laurence, J.-M. (1965). La biennale de Namur. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 10(4), 171–171. <https://doi.org/10.7202/1061176ar>

II LA BIENNALE DE NAMUR

Un événement d'une extrême importance pour l'avenir de la langue et de la civilisation française s'est produit à Namur, en Belgique, en septembre dernier : pour la première fois dans l'histoire, un congrès réunissait des délégués de tous les pays francophones du monde, d'Haïti à Madagascar, du Canada au Congo.

Le Canada, qui a tenu l'affiche pendant une journée entière, à cette Biennale, avait cinq représentants à Namur : MM. Robert Elie, conseiller culturel de la Délégation générale du Québec à Paris; Philippe Desjardins, chef du Bureau de traduction de Radio-Canada; Robert Dubuc, secrétaire du Comité de Linguistique de Radio-Canada; Henriot Mayer, surintendant du Bureau des traductions à Ottawa, et moi-même, à titre de conseiller linguistique de Radio-Canada.

Les congressistes, au nombre d'environ deux cents, linguistes, traducteurs, écrivains, journalistes, se proposaient un but précis : examiner les problèmes particuliers à chacun des pays francophones, dans le domaine du langage, afin de concevoir une politique internationale de la langue française.

Ils ont analysé rationnellement, mathématiquement si l'on peut dire, la situation du français dans le monde; ils ont repéré ses points faibles et ses lignes de force. Mais ils ont aussi vécu cette situation, à la manière d'un psychodrame, ils en ont éprouvé les effets dans leur sensibilité, et c'est cela, me semble-t-il, qui est essentiel, parce que c'est cela, comprendre vraiment.

Les congressistes ont compris.

Ils ont compris que le colonialisme ou l'impérialisme linguistiques sont révolus, que le français est le patrimoine commun de tous les membres de la Communauté francophone universelle, dont les droits sont égaux.

Ils ont compris que l'évolution de la langue doit s'adapter à l'évolution générale de la civilisation, que le français n'est pas immuable et qu'il doit se démocratiser, au niveau de la langue courante, pour soutenir la concurrence de l'américain, que le purisme est aussi néfaste que le laxisme, que le snobisme ou le dilettantisme linguistiques sont des virus mortels, qu'une grande langue de civilisation ne peut vivre sans une littérature, mais que la littérature ne suffit pas à faire vivre une langue.

Ce premier congrès ne pouvait produire des réalisations concrètes immédiates. Il a préparé les esprits à une action commune, il a précisé les idées directrices de la politique internationale de la langue française qu'il se proposait d'établir. Les actes de la Biennale de Namur contiendront les principes d'une Grande Charte du français universel, d'où sortira sans doute un code de linguistique normative auquel collaboreront des délégués de tous les pays francophones, grâce à la création d'un Office international de la langue française, l'un des vœux principaux du congrès.

La prochaine biennale se tiendra à Montréal, en 1967.

Jean-Marie LAURENCE, Radio-Canada